

MAÎTRE ET VALET FACE A FACE

LE COMTE, *en colère*. — Au corridor ! (À part.) Je m'emporte et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part*. — Voyons-le venir et jouons serré.

LE COMTE, *radouci*. — Ce n'est pas ce que je voulais dire ; laissons cela. J'avais... oui, j'avais quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches... mais, toutes réflexions faites...

FIGARO. — Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE. — Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO. — Je sais *God-dam*.

LE COMTE. — Hé bien ?

FIGARO. — Diable ! c'est une belle langue que l'anglais ; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam*, en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne et faites seulement ce geste au garçon. (Il tourne la broche.) *God-dam !* on vous apporte un pied de bœuf salé, sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous boire un coup d'excellent bourgogne ou de claret ? rien que celui-ci. (Il débouche une bouteille.) *God-dam !* on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches ? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *God-dam !* elle vous sangle un soufflet de crocheur : preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci par-là quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; et si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, *à part*. — Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part*. — Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE. — Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour ?

FIGARO. — Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE. — Je la prévins sur tout et la comble de présents.

FIGARO. — Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu à qui nous prive du nécessaire ?

10 LE COMTE. — ... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO. — Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE. — Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

FIGARO. — Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur ? Tenez, Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE. — Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO. — C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE. — Une réputation détestable !

FIGARO. — Et si je vaud mieux qu'elle ? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant ?

LE COMTE. — Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO. — Comment voulez-vous ? la foule est là : chacun veut courir, on se presse, on se pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut ; le reste est écrasé. Aussi c'est fait ; pour moi, j'y renonce.

LE COMTE. — A la fortune ? (À part.) Voici du neuf.

FIGARO, *(A part.)* A mon tour maintenant. (Haut.) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier éterné des nouvelles intéressantes ; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE. — Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO. — Il faudrait la quitter si souvent que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE. — Avec du caractère et de l'esprit tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO. — De l'esprit pour s'avancer ? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE. — Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO. — Je la sais.

LE COMTE. — Comme l'anglais, le fond de la langue !

FIGARO. — Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore ; d'enten-